

**Le Galepin**

**- ROUGE -**

n°9 - 1<sup>er</sup> juin 2018

**PLEC 2018**

## sommaire du n°9

CETTE PHOTO-CI <i>. Héroïsme et autres sentiments nationaux</i>	2
CE LIVRE-CI CE MOIS-CI <i>. Madame Pylinska..., E.E.Schmitt</i>	3
UN ÉDITEUR : LA CONTRE ALLÉE <i>. Rougeville, P.Varetz</i>	4
JEUNESSE <i>. Les piqûres d'Abeille, C.Castillon</i>	5
RÉCIT <i>. Objets de grande utilité, J.L.Trassard</i>	6
B.D. <i>. Les brumes de Sapa, L.Séchan</i>	7
POÉSIE <i>. Sally Mara</i>	8
LES PETITS MÉTIERS <i>. Concepteur d'algorithmes</i>	10
UNE CHANSON <i>. La Butte rouge, Montéhus</i>	11
LE PETIT ÉCHO DE LORC'HEC <i>. Mémoires d'un vacher</i>	12
LA CHRONIQUE DU Pr HERNANDEZ <i>. Pour en finir avec l'Encyclopédie</i>	14

**PLEC 2018**

### Comité de rédaction

Élie Hernandez, Michel Lalet,  
Mario Lucas, Hugues Moussy, Roger Wallet

### Ont participé à ce numéro :

Léo Demozay, Michel Deshayes, Aude France,  
Anaïs Labbaye, Eden Mahrenbourg,  
Jean-Paul Simon

site : [www.lecalepin.fr](http://www.lecalepin.fr)  
mail : [lecalepin@outlook.fr](mailto:lecalepin@outlook.fr)

## CETTE PHOTO-CI



### HÉROÏSME & AUTRES SENTIMENTS NATIONAUX

L'acte de Mamoudou Gassama, Roland Barthes en eût fait une « mythologie ». Tous les ingrédients y sont : le « sauvé » est le plus démuné d'entre nous, victime expiatoire au nom d'un ne sait quel destin, cinq ans, promis à une mort qui le dépasse par la faute d'un père inconscient ; quant au « sauveur » il rassemble en sa personne toute la mauvaise conscience de notre société : réfugié sans papiers, originaire d'un pays typique de la Centrafrique, fleuron de l'héritage républicain, voué à l'expulsion dès que la Police l'arrêtera, travailleur « au noir », un de ceux que la nouvelle loi Collomb voue aux Gémonies (ce lieu de la Rome antique où les corps des suppliciés étaient exposés avant d'être jetés dans le Tibre). MAIS Mamoudou Gassama a une âme, il sait ce qu'est la vie quand elle est bien près de vous fuir, il ne réfléchit pas, en une fraction de seconde il la joue. En quarante-cinq secondes sublimes, il avoue sa nature : il est un homme, c'est-à-dire frère de tous les hommes. Il n'y a que cela de vrai, de vérité nue, palpitante, dans son acte. Le reste est d'une autre nature : il n'est pas « assimilé » par notre société, il est phagocyté. Que le Président le salue et l'adoube, bien sûr, on a toujours besoin de héros, surtout quand les événements vous secouent et vous déboussolent. Même le ministre de l'Intérieur – oui, le même que celui de la loi ! – a le front de déclarer « À un grand homme, la patrie reconnaissante ». Mamoudou c'est Zizou. Guy Debord titrait en 1967 sur « La société du spectacle ». Sans commentaire. Dans ce spectacle-ci les rôles sont bien répartis et les acteurs ont de la classe : le gosse nous tire les larmes, son sauveur sublime de façon extatique toutes nos aspirations à la grandeur. Tous deux ont joué là plus que leur vie : leur destin. Quant aux deux autres que j'ai évoqués, qui ont pris la pièce « en marche », ils sont les gestionnaires du théâtre et ils se frottent les mains : Mamoudou Gassama est une affaire qui rapporte...

Roger Wallet ♦



ÉRIC-  
EMMANUEL  
SCHMITT

UNE  
BELLE  
ÉLÉGANCE

L'auteur est sympathique mais encombrant le consensus médiatique qui l'entoure. Je l'ai peu lu, gênée par ce lisse qui émane de sa personne et de son style.

Ce petit livre-ci ne déroge pas à cette image MAIS – étais-je dans un contexte sentimental propice? – j'ai passé un délicieux moment à le lire. Du charme, de la légèreté, et ces petits pincements au cœur qui font soupirer l'âme.

Le texte est court, environ 70.000 signes, une grosse nouvelle. L'intrigue n'en justifierait pas davantage. Elle tourne autour de cours de piano que cet étudiant de Normale Sup' décide de prendre auprès d'une professeure atypique, Madame Pylinska. Ce n'est pas qu'il fasse montre de virtuosité, au contraire il se sent plutôt maladroit. La première leçon a de quoi dérouter: elle le fait allonger au sol, sous l'instrument. *«La musique me frôlait, me léchait, me piquait, me pétrissait, me malaxait, me ballottait, me soulevait, m'assommat, me brutalisait, m'exténuaît, les basses me secouant comme si je chevauchais une cloche d'église, les aigus pleuvant sur moi, gouttes froides, gouttes chaudes, gouttes tièdes, lourdes ou ténues, en rafales, en ondées, en filets, tandis que le médium onctueux me recouvrait le buste, tel un molleton rassurant au sein duquel je me blottissais.»*

Ce passage est révélateur de l'écriture de Schmitt: il a le goût des mots mais il en fait un peu trop, à l'image de la trilogie froid-chaud-tiède à laquelle ne manquent que le brûlant et le glacial. Je ne puis échapper à ce sentiment qu'il va au bout du possible, jusqu'au moment où, non, Je ne vois plus ce que je pourrais dire... C'est

particulièrement sensible dans les deux dernières pages: c'est de trop, on tombe dans un finish larmoyant des hebdomadaires sentimentaux...

Mais avant cela, encore une fois, de fort belles pages dans lesquelles l'élève apprend à découvrir sa maîtresse de piano, dont l'intransigeance ne se dément pas:

– *Vous êtes très intransigeante!*

*Elle se tut soudain, rougit, soupira et murmura d'une voix mouillée:*

– *Merci.*

Et ceci, dont je ne suis pas sûr que l'auteur ne se l'adresse pas à lui-même, avec un peu d'autocritique:

– *Chopin ne visait pas les ovations, il improvisait pour nous conduire quelque part. Pavarotti nous emmène jusqu'à lui, Chopin nous emmène ailleurs.*

C'est cela: Schmitt nous emmène jusqu'à lui, jusqu'à sa parfaite maîtrise linguistique et stylistique et Mme Pylinska est une de ses créatures. J'aurais aimé qu'il soit moins... lisse, moins joli, moins harmonieux. Mais la gentillesse est son image et le texte le dit: pourquoi aller chercher cette dernière scène et l'enterrement de la pianiste?

La réponse est dans le texte: *«J'écris en cajolant les fleurs des champs sans déranger les gouttes de rosée. J'écris en produisant des ronds dans l'eau pour guetter l'élargissement des ondes et leur évanouissement. J'écris comme l'arbre sous le vent, le tronc de l'intelligence solide et les feuillages de la sensibilité mouvants. J'écris avec le bien-être et la détente d'après l'amour, en regardant mes personnalités au fond des yeux. Et je tente de vivre ainsi, dégustant chaque seconde, goûtant la mélodie des jours, me repaissant de toute note.»*

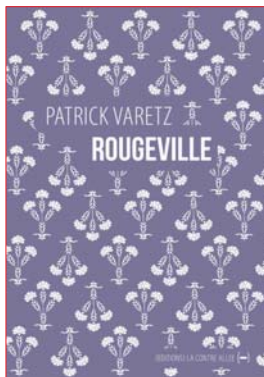
Aude France ◆

*Madame Pylinska et le secret de Chopin*, Éric-Emmanuel Schmitt, Albin Michel, 2018, 110p.



Cette année, mois après mois, nous suivrons l'actualité d'une petite maison d'édition, LA CONTRE ALLÉE, implantée à Lille. Nous essaierons de comprendre sa

ligne éditoriale, d'explorer ses ambitions littéraires et d'analyser sa stratégie d'ancrage régional. Ceci en toute indépendance : nous achetons les ouvrages.



**PATRICK  
VARETZ**

**UNE BALADE  
POUR RIEN**

Merveilleuse petite collection au format 10,5x15. Des petits bijoux de typographie.

La couverture bleu roi intrigue, vu le titre «Rougeville». Le motif décoratif qui rappelle de loin la fleur de lys colle bien avec l'escroc Gonss[zz]e de Rougeville qui donna son nom à la ville. Ville en fait imaginaire dont le tracé épouse à la perfection celui de Marles-les-Mines (dont l'auteur est natif). Dans le Pas-de-Calais.

Le parti-pris est original : c'est sur le site de Google Street View que l'auteur va effectuer ce «retour au pays natal» car il s'est juré de ne jamais y remettre les pieds. Hélas le procédé ne génère rien dans le scénario. Bien sûr on n'y croise ni promeneurs ni voitures mais tout le bâti est là. Le texte donne donc une description «objective» des lieux. Qui est sans grand intérêt car seule l'activité des hommes leur donne sens. L'auteur y trouve prétexte à confronter l'actuel à ce qu'il a connu : «*Le présent [...] m'oblige à me glisser entre deux couches simultanées d'une même réalité (deux mondes superposés plutôt que parallèles)*». De là vient le morcellement des souvenirs, puisqu'ils surgissent au gré de la topographie. On s'y perd donc un peu dans l'évocation des générations.

Le passé de la ville n'est guère évoqué qu'à travers ce personnage interlope de Gonssse de Rougeville – visiblement l'auteur réinvestit de précédentes publications sur ces mêmes sujets – et une scène d'inondation de la mine dont usa peut-être Zola dans «Germinal». On peine à faire le lien entre ces éléments disparates.

De même, s'agissant de l'auteur lui-même, il nous livre des bribes de sa vie d'enfant, d'adolescent et de

jeune adulte mais aucune scène n'est suffisamment détaillée pour constituer un portrait. Si bien que nous manquons d'éléments pour fonder l'auto-accusation qu'il formule d'impostures successives. On y pressent bien plus une posture d'écrivain.

Une autre incompréhension vient, sur la fin, du très long espace (quatre pages) dévolu à José, son ami des heures de bistrot. Rien dans le destin de José ne justifie de se voir attribuer plus de trois mille signes, infiniment plus que son père ou sa mère.

Au final on s'interroge sur l'intérêt du procédé par rapport à un simple récit «autobiographique». Peut-être permet-il simplement la discontinuité. On se demande surtout où réside l'enjeu de ce récit. Ce n'est pas à l'évidence du côté de la sociologie (une enfance en pays minier par exemple) ni de la psychologie (le rejet du père) car aucun de ces points de vue n'est abordé. Ce serait une promenade pour rien faite dans les rues d'une ville imaginaire par quelqu'un qui se cache résolument. Bon!... La langue au moins vaut-elle que l'on s'y attarde? Non :

*«Tout est mort ici à mes yeux, et il aura fallu tout le poids de la culpabilité pour que je revienne à plusieurs reprises sur les lieux de mon enfance, trahissant chaque fois la promesse que je m'étais faite au début de l'âge adulte de ne jamais remettre les pieds à Rougeville.»*

Moi non plus, je ne remettrai pas les pieds chez Varetz.

**Eden Mahrenbourg** ♦

*Rougeville*, Patrick Varetz,  
La Contre Allée, 2018, 80p.





CLAIRE  
CASTILLON

« ADORABLE »...  
ET  
INSIGNIFIANTE

« Voilà une histoire foncièrement adorable, drôle et cocasse. Quand Claire Castillon glisse sa folie douce dans un roman jeunesse, c'est un pur régal (cf. Un maillot de bain une pièce avec des pastèques et des ananas ou Tous les matins depuis hier). A priori, cela peut paraître incongru, bardé de détails insolites, façonné d'une improbable excentricité, mais c'est aussi tartiné de tendresse, de poésie, de fantaisie enfantine. Et c'est tellement bon à lire, à déguster. L'histoire de Jean est donc particulièrement rigolote, fantasque, foldingue etc. Sa tribu aussi se révèle loufoque et attachante. J'ai adoré me sentir parmi eux comme un poisson dans l'eau. A contrario, Abeille est une insupportable petite peste qui tourne en dérision l'amour aveugle de notre jeune héros. Il faudra à celui-ci du temps, de la sagesse et une thérapie de choc pour se désintoxiquer de son venin. On apprend à tout âge les coups, les mots doux et les fulgurances. Un petit roman super sympa, dans le genre feu follet. »

Je cite là *in extenso* le site « Chez Clarabel » car je ne saurais mieux dire.

**Un livre exemplaire d'une littérature jeunesse sans aucune ambition littéraire.** Car enfin Claire Castillon ne nous fait que de la « littérature de gare » – il faudrait renouveler l'expression qui ne dit plus grand-chose aujourd'hui –, de la « littérature de smartphone » pourrait convenir. Ces petits récits dans lesquels on peut se replonger à la moindre pause, pour quelques minutes. Où les personnages et les situations sont calibrés au format « réseaux sociaux », faits pour déclencher le rire à plusieurs, comme fleurissent aujourd'hui sur internet les gags dont les interprètes ont juste oublié que comédien est un métier.

Le prétexte est la silhouette que Jean entraperçoit lors

d'un mariage familial : celle d'Abeille – le choix des prénoms a dû être travaillé avec une agence de pub. Mais la belle presque adolescente habite loin et Jean va mettre 60 pages à trouver son adresse. Il lui écrit avec la maladresse requise. Elle lui répond avec l'indifférence ironique sans laquelle il n'y aurait même pas de semblant d'intrigue. Bref, l'auteure meuble.

Tout est consternant dans cette posture d'écrire à la façon de. Car évidemment tout sonne faux et l'auteure ne se prive pas des pires incongruités pour susciter le rire du lecteur – comme dans ces mini-séries télé où il faut un rire toutes les dix secondes. Un exemple : Pépé Genou se prend le pied dans un piège, Mémé Poil ne pense pas une seconde à appeler les secours. « *Donc pépé Genou est arrivé trop tard à l'hôpital et on lui a coupé la jambe juste au-dessus du genou. Maman dit qu'ils sont philosophes parce qu'ils l'ont pris plutôt bien. En effet, ils ont tous deux déclaré que, pépé Genou ayant eu la vie sauve, ils allaient remercier Dieu en faisant le pèlerinage de Chartres.* »

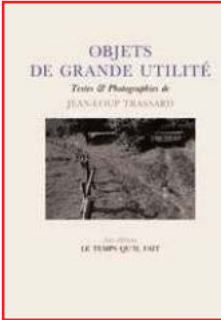
Affligeant ! Quant à la langue elle-même, C.C. recourt à tous les subterfuges du genre : surabondance des noms pour être sûre que le lecteur s'y retrouve : « *Zoé accuse un surpoids qui fragilise notre mère. Plus Zoé grossit, moins maman mange. Depuis que papa lui a demandé de cesser de parler à ma sœur de ses kilos superflus...* »

Voilà : ça parle, ça parle. Mais, soixante ans plus tôt, Raymond Queneau avait déjà répondu à Claire Castillon, à travers l'aplomb de Zazie : « *Tu causes, tu causes, c'est tout ce que tu sais faire* »...

Anaïs Labbaye ♦

*Les Piqûres d'Abeille,*  
Claire Castillon, Flammarion  
Jeunesse, 140p., 2017





## JEAN-LOUP TRASSARD

### UN AUTEUR DE GRANDE UTILITÉ

Jean-Loup Trassard exerce son écriture dans un genre où il est le seul à s'aventurer : la description. Il avait déjà dressé un « *Inventaire des outils à main dans une ferme* » (1981). Le titre a la saveur d'un oxymore car les objets dont il nous parle ont disparu de nos vies : les grelots, le piège à mouches, le moulin à café... Ce n'est pas le côté brocante à l'ancienne qui intéresse l'auteur mayennais mais tout l'inverse : la merveilleuse adaptation d'un objet modeste à sa fonction et, à travers lui, l'éloge du génie humain qui l'a conçu.

Il cite Linay du Pairier (nulle trace sur internet mais Trassard n'est pas du genre à inventer) : « *Ce ne sont pas seulement des objets que je taste, mais mon propre contour que je voudrais connoître* » (1676), et s'explique dès la première page sur sa démarche : « *Des objets si simples qu'on croit à première vue n'avoir rien à en dire, sinon justement cette simplicité étonnante. À force de toucher pourtant, et sur les traces infimes de sa vie ancienne, une relation se fait jour entre la nudité même de l'objet et les souvenirs ou sensations qu'il éveille.* »

Son propos est là : décrire l'objet et décrire son usage. Pourquoi alors n'a-t-il mis aucune photo de ces vingt-quatre objets, mais des clichés de la campagne mayennaise que l'on retrouve dans ses ouvrages ? Parce que son ambition est de faire advenir les objets par les mots. Voyons s'il y réussit.

Le premier est un peigne pour les crins des chevaux, une « *plaque de laiton taillée à dents – les angles abattus* [...] *Il est court et va du creux de la main à l'extrémité du pouce* [souvent il donne les dimensions] *car on le prend à pleine paume.* [...] *Les quinze dents du peigne (deux centimètres et demi de long) sont fortes, plates, pointues mais non piquantes. À la base, les entailles de leur espace-*

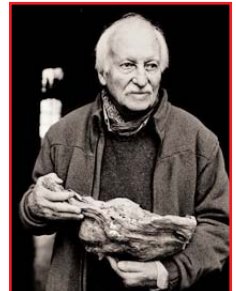
*ment sont arrondies. L'œil en est conduit vers le large trou rond au-dessus de la huitième dent [pour l'accrocher], puis aux deux extrémités du dos, arrondies également... »* Pour ce qui est de son usage, il nous explique que le peignage facilitait la sudation et l'évaporation de la sueur et évoque aussi l'étrille, la brosse et l'époussette qui complétaient l'outillage équin. De quoi nous servirait une photo ?

Dans cet ensemble, un objet m'est cher car lié de très près à mes premiers souvenirs d'enfance et à celui de la seule aieule que j'aie connue : le moulin à café. « *Il était cubique, corps en bois aux angles vifs, avec un dessous très débordant [...]. Broyeur réglable en acier trempé recouvert d'une calotte hémisphérique en métal peint, ou plus rarement en laiton, qui s'ouvrait par moitié. Mnivelle à poignée de bois ronde, tournant horizontalement (la circonférence qu'elle trace dans l'air est plus large que le cercle où s'inscrit le carré du moulin). La planche qui formait le dessous dépassait un peu également, chanfreinée tout autour. Sur elle reposait le tiroir qui occupait dans le corps toute la partie inférieure. Pour qu'il adhère contre les flancs, ce tiroir manœuvré avec un bouton de bois était muni de chaque côté d'une lamelle tordue, en acier bleu, qui s'aplatissait quand on le repoussait [...].* » Peut-on être plus précis ? Et évidemment l'auteur, à ce lexique de haute technicité, mais jamais docte, ajoute les anecdotes qui caractérisent cet objet-ci qu'il possède – ici l'image de la vieille épicière de Saint-Hilaire-du-Maine dont il tient le sien. Et les odeurs et les particularismes locaux, comme, le Mercredi des Cendres, de mêler au grain « *quelques parcelles de charbon de bois recueillies dans la cheminée* et – « *Memento, homo, quia pulvis es, et in pulverem reverteris* » – *de les moudre avec le café du matin.* »

Un régal rare.

Aude France 

*Objets de grande utilité*, Jean-Loup Trassard, Le Temps qu'il fait, 1995, 109p. dont 14 ph. N&B



## LOLITA SÉCHAN

## « LES BRUMES DE SAPA »



La quatrième de couverture résume bien l'atmosphère de ce roman graphique: «*Je retrouvais Gom... L'enracinement et l'errance*».

Il est question ici de l'ambiguïté de nos aspirations modernes, de ce besoin démocratisé d'ouverture au monde, de ne presque plus avoir de liens névrotiques; mais aussi de cet autre besoin de se construire son propre enracinement quelque part ou ailleurs!

Elle avoue sa léthargie qui la colle à la chaise: «*impossible de prendre la moindre décision*».

Le dessin est sobre mais détaillé; le trait est fin, précis; il m'a un peu rappelé Sempé.

*L'auteure a le même âge que mon fils. J'ai toujours insisté pour refuser cette idée de la génération sacrifiée, mais je dois admettre qu'il fut laborieux pour eux de trouver un emploi. Nous, les papys boomers, voulons encore et toujours exister, voire briller, nous ne leur offrons parfois que des boulots de stagiaires! D'ailleurs, ne sommes-nous pas en train de modifier le Code du travail!*

Les cases sont inégales et assez nombrilistes. Certaines critiques parlent d'auteure hypocondriaque, je n'ai pas ressenti cela; par contre elle exprime bien la difficulté relationnelle et l'écœurement face à certaines pratiques touristiques: «*Il y a des villes trop pressées par l'histoire pour soigner leur présentation*» (à propos de l'ex Saïgon)

Le livre n'est pas paginé, cela me manque un peu pour mon commentaire; il est composé de six chapitres: *La fuite - L'exil - L'errance - L'envol - L'échappée - L'ancrage*.

L'intérêt de ce roman est sa sincérité autobiographique; il n'est question de sa relation avec son père (Séchan...) que pendant quatre sobres pages et cela suffit. Elle ne peut pas l'aider, seulement l'aimer et lui amener ses clopes...



Elle a su sobrement mais efficacement parler de la question de l'interculturel dans ses sentiments avec Gom jeune fille (12 ans); elle est de la tribu Hmong qui fut pro-US lors du conflit vietnamien. Les Hmongs vivaient sur le triangle d'or (culture d'opium). Ils sont maintenant les minoritaires mal-aimés des Vietnamiens... C'est l'histoire d'un coup de foudre amical.

À la fin du roman, elle remercie beaucoup de gens dont sa mère pour sa force indestructible et son père qui lui a transmis tant de choses sombres et lumineuses.

Ce roman m'a bien plu, il m'a touché pour son impudique pudeur: elle se livre tout en rougissant m'a-t-il semblé. Je l'ai trouvée belle lorsqu'elle dit à son père: «*Je fais de la BD maintenant*».

– *Du Tintin?*

– *Ha ha ha!, du jsaispasquoi mais ça fait du bien.*

– *Tant mieux!*

J'ai peut-être eu cet aspect voyeur de salle d'attente où parfois je me nourris des ragots d'un «*people*».

L'auteure a réussi à s'écarter de ce genre gluant et parfois sordide.

On la voit s'émanciper de ses parents; elle a réussi à rendre son propos plus universel.

C'est réussi.

Michel Deshayes ♦

*Les brumes de Sapa*, Lolita Séchan, éd. Delcourt, 2016.

## SALLY MARA



Allez, un peu de soleil dans l'eau froide! C'est vrai (et je suis d'accord avec moi-même) que, par les temps qui courent on a besoin d'un peu de détente, d'humour quoi! Quoique, l'humour étant la politesse du désespoir, je me demande si c'est la bonne solution. Bref, vous verrez! C'est vrai aussi qu'après les rubriques sur ce couple de Canadiens et Drachline, je commençais à déprimer alors, en route pour "Le grand combat"

"Il l'emparouille et l'endosque contre terre;  
Il le rague et le roupète jusqu'à son drôle;  
Il le pratèle et le libucque et lui baruffle les ouillais;  
Il le tocarde et le marmine,  
Le manage rape à ri et ripe à ra.  
Enfin il l'écorcobalise..."

Vous l'avez reconnu, c'est le Monsieur Henri Michaux qui vient nous faire du bien. Mais ce n'est pas de lui que je voulais vous entretenir, mais plutôt de cette femme (enfin, femme si on veut) Sally Mara. Bon, on va faire une petite pause: cette femme est un homme (mais non, j'me fous pas d'vot' gueule, c'est un pseudo)! Je suis d'accord avec vous qu'un mec qui se prend pour une femme c'est un peu zarbi, et réciq-

proquo, mais bon c'est comme ça, faut faire avec.  
Alors qu'est-ce qu'il écrivait ce mec/femme? Voyez:

"Au petit jour naît la petite aube, la microaube  
Puis c'est le soleil bien à plat sur sa tartine  
Il finit par s'étaler, on le bat avec le blanc des nuages  
Et la farine des fumées de la nuit  
Et le soir meurt, la toute petite crêpe, la crépuscule"

Là, c'est sous son nom d'homme qu'il a publié. Vous vous y perdez un peu? J'avoue que moi aussi! On va continuer quand même. Si je vous parle de "*Zazie dans le métro*" ou de "*Si tu t'imagines*", vous y voyez plus clair? Ben oui, c'est Raymond Queneau. Ouf!

Né en 1903 et mort en 1976, Queneau rejoindra le groupe des Surréalistes en 1924, puis en sera exclu en 1930, préférant retrouver son indépendance. En cela, il rejoint Michaux qui voulait s'abolir de toute influence. Il s'en rapproche aussi par ce besoin de malaxer l'écriture, d'inventer des mots, de créer des styles (il se servira de ses connaissances mathématiques, y mêlant le langage parlé).

Il publia moult romans et une bonne quinzaine de recueils de poésie, c'est pas rien!

En 1960, en compagnie de François Le Lionnais, il créera un groupe de recherche littéraire qui deviendra l'"Oulipo". Comme Michaux, il triture l'écriture, on rit, on sourit, il y a de l'humanité en lui (il s'attachera aux banlieues, s'approchera un temps du PC), quoi de mieux pour faire découvrir la poésie aux enfants (oui vraiment, Queneau = à lire du CP au DC!), comme avec ça par exemple:

"Bon dieu de bon dieu que j'ai envie d'écrire un petit poème

Tiens en voilà justement un qui passe  
Petit petit petit  
viens ici que je t'enfile"

Ou ça:

"Prenez un mot prenez en deux  
faites les cuir' comme des œufs



prenez un petit bout de sens  
puis un grand morceau d'innocence  
faites chauffer à petit feu  
au petit feu de la technique  
versez la sauce énigmatique  
saupoudrez de quelques étoiles  
poivrez et mettez les voiles  
Où voulez-vous donc en venir ?  
À écrire Vraiment ? À écrire ?"

*(Pour un art poétique)*

Ou bien encore :

"Un poème c'est bien peu de chose  
à peine plus qu'un cyclone aux Antilles  
qu'un typhon dans la mer de Chine  
un tremblement de terre à Formose  
Une inondation du Yang Tse Kiang  
ça vous noie cent mille Chinois d'un seul coup  
vlan  
ça ne fait même pas le sujet d'un poème  
Bien peu de chose"

*(L'instant fatal)*

Ça fait du bien, pas vrai ?

Des gosses qui s'amuse avec la poésie, étonnant  
autant qu'encourageant, qu'en pensez-vous ?

"J'emparlais mon Ibule quand Matrapoile le  
Giconce s'enrouflit / Eh bé, qu'elle moufta la ginoncelle  
/ C'est à n'y rien baroufler ".

Je ne sais pourquoi (ou plutôt si), les vers de Verlaine  
me sautent à la gorge :

« De la musique avant toute chose / Et pour cela pré-  
fère l'impair / Plus vague et plus soluble dans l'air / Sans  
rien en lui qui pèse ou qui pose ».

Prenez un pigeon, tirez-lui une plume du cul, trem-  
pez-la dans l'encre et... amusez-vous !

### **La Grand-mère voltairienne et son petit-fils qui ne l'était pas**

Tudieu dit la grand-mère  
du tout petit Jérôme  
Tudieu dit la grand-mère  
Tu n'iras pas à Rome

Bien bien dit cet enfant  
si c'est pas chos' permise  
bien bien dit cet enfant  
j'fais tout d'mêm' mes valises

Et puis je prendrai l'train  
ou bien le chemin d'fer  
l'avion le zeppelin  
ou bien l'hélicoptère

J'veux aller voir le pape  
ajout' le petit gars  
je veux aller voir le pape  
et tu m'empêch'ras pas

Tudieu dit la grand-mère  
du tout petit Jérôme  
Tudieu dit la grand-mère  
mais le voilà-z à Rome !

Et je l'vois qu'est assis  
Tudieu c'est pas croyab'  
au milieu du Concile  
il est pt'êt' mêm' papable

Il a donc pris le train  
ou bien le chemin d'fer  
l'avion le zeppelin  
ou bien l'hélicoptère

Voilà ce qui arrive  
avec tous ces transports  
c'est plus qu'on devient con  
plus qu'on arrive au port

*(Le chien à la mandoline)*

**Mario Lucas** ♦



## CONCEPTEUR D'ALGORITHMES

J'ai débuté chez Taagle<sup>1</sup> où j'ai connu mon premier succès en mettant en service le fameux algorithme "Papa-Maman". C'était un algorithme des plus simples: il suggérait la répétition d'une même séquence, sans modification ni du contenu ni de l'intention. Ainsi, il enregistrait avec soin toutes les sottises que l'individu pouvait proférer et les restituait à l'identique dans l'idée de lui prodiguer des conseils et l'aider dans ses choix. Par exemple, quand Taagle avait enregistré que vous n'aimiez ni les pois chiches, ni les nègres, ni la musique baroque, il vous offrait des suggestions de sortie du samedi soir où vous n'aviez aucune chance de rencontre ni des pois chiches, ni des nègres, ni de la musique à la noix. Le succès a été fulgurant. Les gens sont émerveillés quand on leur donne des conseils qui ressemblent en tout point à ce qu'ils auraient fait s'ils n'en avaient pas demandé. Le système "Papa-Maman" a équipé Taagle pendant longtemps, sans que personne ne se rende compte de rien.

Ensuite, j'ai mis au point "Tonton-Tata", qui est la version Point-Deux de "Papa-Maman", en ce sens qu'il fait exactement la même chose mais en introduisant un biais choisi de manière aléatoire dans ce qu'il identifie comme étant ce dont vous ne voudrez à aucun prix. Par exemple, "Tonton-Tata" propose dans la liste de sorties du samedi soir un restaurant malgache où l'on mangerait des gombos en écoutant de la musique babylonienne du XVI<sup>e</sup> siècle. "Tonton-Tata" était un algorithme intermédiaire, destiné à tester la résistance au changement. Je dois avouer qu'il n'a pas très bien marché. J'ai continué mes travaux en vue d'améliorer "Papa-Maman" tandis que la plupart des restaurants malgaches ont fermé.

Puis j'ai sorti "Voisin-Voisine", un algorithme puissant (dérivé de la version "Midi à ta porte" développée deux ans plus tôt) qui tient totalement compte de toutes les données récoltées sur l'individu mais qui l'oriente à la manière familière dont le ferait un proche. Par

exemple vous êtes triste parce que votre conjoint vous trompe avec une pouffiasse? "Voisin-Voisine" va vous proposer une succession de solutions à votre problème, à la façon dont le font ceux que vous aimez! Par exemple, Jocelyne qui est célibataire poussiéreuse vous dira: "Laisse tomber les hommes, tous des salauds!" Monique qui a la cuisse légère dira de son côté: "Un de perdu, dix de retrouvés". Robert qui a fait six mois de taule avec sursis pour violence conjugale ira de son petit conseil: "Mets-lui ton poing dans la gueule à ce gros naze!" Votre maman qui n'en démord pas vous dira: "Je t'avais prévenu ma fille... Il faut les mener par le bout du zob!"

Bref, mon algorithme "Voisin-Voisine" faisait ça à merveille mais, alors que dans la vraie vie le conseil de type Midi-à-sa-porte passe à peu près inaperçu en restant au niveau du bruit de bouche inoffensif, ici les gens finissaient par se rendre compte qu'il y avait une forme de contradiction entre les différentes propositions. Surtout ceux qui imprimaient les pages fournies par le moteur de recherche.

C'est alors qu'est née ma grande idée. L'algorithme "Moi-Moi-Moi".

C'est un algorithme très sophistiqué, qui a besoin qu'on l'alimente avec de nombreuses données avant d'être pleinement opérationnel. Mais une fois que l'individu a fait part de ses centres d'intérêt, de ses refus, de ses désirs, de ses choix, de ses satisfactions ou de ses déplaisirs, "Moi-Moi-Moi" se met en marche et est capable d'accompagner le consommateur sur les voies les plus délicates qu'implique la vie moderne. "Moi-Moi-Moi" s'écarte le moins possible du tropisme qui gouverne chaque individu. Et c'est bien la beauté de l'algorithme qui permet ainsi d'offrir à chacun la réponse la mieux adaptée à sa personnalité et qui lui révèle les vérités qu'il attendait. Ainsi, lorsque "Moi-Moi-Moi" a enregistré vos préférences en matière de compréhension générale sur le monde qui vous entoure, il confirmera, comme vous vous y attendiez d'ailleurs, que le 11 septembre n'a jamais existé, que le Burkina-Faso est peuplé de cannibales, qu'Adolph Hitler est injustement décrié parce que Volkswagen, quand même, hein? Au bout du compte il vous

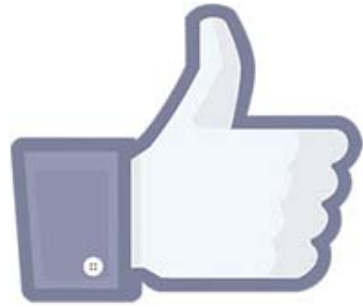
1. Prononcer comme Google.

fournira tous les éléments qui confirment que la terre a été faite en six jours, qu'elle est plate surtout vers les bords, qu'elle s'épluche comme un oignon et que personne ne pleure lorsqu'on procède à l'opération !

Dès lors, Taagle, via mon algorithme "Moi-Moi-Moi", vous donnera des conseils de lecture, des itinéraires touristiques, des restaurants adaptés à vos goûts et surtout, n'entreprendra rien qui puisse vous détourner de vos convictions. Car les convictions sont ce que chacun de nous a de plus intime et c'est mal de les détruire au prétexte de je-ne-sais quelle prétendue vérité alternative qui altérerait la vérité qui vous convient le mieux. Le moteur de recherche de Taagle vous offrira donc une palette de réponses adaptées à vos attentes, vous permettra de conforter pleinement ce sentiment de vérité qui est propre à chacun, ne vous obligera en rien à confronter cette vérité à laquelle vous croyez avec celles des autres, qui ne sont après tout que des men-

songes et de la propagande. "Moi-Moi-Moi" équipe désormais tous les outils informatiques de la planète et ce n'est pas en lisant les conseils de lectures que vous avez trouvés dans cette feuille de chou que vous pourrez démentir un fait avéré : les amis de mes amis sont mes amis.

Michel Lalet ♦



## UNE CHANSON

### « LA BUTTE ROUGE » MONTÉHUS

Montand bien sûr mais il fait un peu trop le charmeur avec sa voix, ses silences, il ne différencie pas assez le chanteur du comédien. Non, plutôt la rigueur voilée de Marc Ogeret ou la sincérité de Lény Escudero. Les voix féminines aussi mettent superbement en valeur le chef-d'œuvre de Montéhus, Rosalie Dubois, Monique Morelli...

« La Butte Rouge » est pourtant au cœur d'une incompréhension. Elle passe pour LA chanson des révoltes ouvrières et on l'assimile à la Commune et à la défense de la Butte Montmartre. En fait Montéhus l'a écrite en 1923 et parle de la Butte Bapaume, dans la Marne, et des assauts de la Grande Guerre.

Cela vient de l'image, disons fluctuante, du personnage. Il démarre en effet par des chansons antimilitaristes dont la plus célèbre est, en 1907, « Braves soldats du 17<sup>ème</sup> » qui

évoque ces soldats qui refusèrent de tirer sur les vigneron de Béziers au début du siècle. Mais, avec l'entrée en guerre, il devient franchement militariste. On peut donc penser que « La Butte Rouge » est une tentative pour restaurer son image. Le Front Populaire, qu'il soutiendra, ne le fera pas davantage sortir de l'oubli. En 1947, il sera même décoré de la Légion d'honneur.

Reste cette chanson. Un chef-d'œuvre incontesté. Elle le doit au contraste entre la valse lente des couplets et le rythme haché, haleté, des refrains. 1923, on est en pleines Allées Folles, l'accordéon règne en maître avec les Peguri, Vacher et autres Murena. Les refrains de Vincent Scotto sont partout. La valse lente est de cette veine mais les paroles sont d'une tout autre facture, d'une dramatique retenue qui dit quand même

« C'qu'ell' en a bu, du beau sang, cette terre ! — Sang d'ouvriers et sang de paysans, — Car les bandits qui sont cause des guerres, — N'en

meur'nt jamais, on n'tue qu'les innocents ! »

Et arrive le refrain qui mêle bonheur et mort dans la même couleur :

« La Butt' Roug' c'est son nom, l'baptèm' s'fit un matin — Où tous ceux qui montaient roulaient dans le ravin... — Aujourd'hui y'a des vign's, il y pouss' du raisin — Qui boira d'ce vin-là, boira l'sang des copains ! »

Montéhus a écrit les paroles, la musique est de Georges Krier.

Léo Demozay ♦





## LES BELLES HISTOIRES DE RONAN LE MENN

ce mois-ci :

### MÉMOIRES D'UN VACHER

Je suis entré dans la vie active à sept ou huit ans... Ce n'était pas une exception. C'était le lot de tout un chacun si les parents n'avaient pas le revenu suffisant. Or, à l'époque, des bons revenus à Lorc'hec, il n'y en avait pas beaucoup! Tout le monde ou presque tirait le diable par la queue. On ne pouvait pas se plaindre puisqu'on ne connaissait pas autre chose. C'est à la ferme que j'ai été intronisé dans le monde du travail. J'ai commencé par le bas de l'échelle. Le premier échelon était celui du vacher ou même apprenti vacher. Ce récit n'est pas seulement mon histoire, mais celle de presque tous les camarades de mon âge.

En cette période d'après-guerre, tout le monde voulait ou devait se rendre utile. Les oisifs n'avaient pas leur place en cette période de plein emploi et de reconstruction! Jeunes et vieux ne rechignaient pas à apporter leur concours aux travaux des champs. Les cultivateurs – environ 120 à l'époque sur le territoire de Lorc'hec – trouvaient de quoi occuper tout un chacun. Fort ou faible, il y avait une tâche qui correspondait à la taille des bras de chacun.

Le jour où j'ai embauché, c'était pour garder les vaches. La clôture électrique n'était pas encore en usage dans la campagne par chez nous. Le jour où on m'a jugé apte à la fonction, je me suis retrouvé dans une *lan-neg* (un espace à moitié lande et à moitié pré), au-delà du bois de pins qui existe toujours à quelques hectomètres du château d'eau. À l'orée de la pinède rouillait



portrait de Loïk par sa  
petite-fille Guénaël

une carcasse de Traction Avant. Tout autour de cette relique de l'industrie automobile naissante, un amas de ferraille dans un territoire que se disputaient ronces et orties.

Mon rôle était on ne peut plus simple : éviter que les bêtes n'aillent voler quelques lichettes d'herbe dans le champ du voisin. Plus grave si les bêtes faisaient incursion dans un champ de blé ou dans un champ de betteraves! Ce premier jour de garde, je me suis senti coupé du monde. C'est curieux comme, quand on est jeune, on multiplie les distances par dix!

Le petit vacher n'était pas très rassuré. À l'école, sa maîtresse lui avait parlé du Loup qui a dévoré le Petit Chaperon Rouge. La méchante bête va-t-elle sortir du bois d'une minute à l'autre? On a beaucoup d'imagination à cet âge! Et puis, avant le départ, il y a eu, à la maison, ces recommandations : Fais attention aux vipères! Mais à cet âge, sait-on faire la différence entre vipères et couleuvres, plus nombreuses dans les prés?

Autant un troupeau de vaches laitières est discipliné, autant un groupe de génisses est imprévisible. Il faut l'avoir à l'œil en permanence comme le lait sur le feu. Que faire pour passer le temps quand la surveillance du troupeau est sous contrôle et que l'ennui vous gagne? Regarder la nature autour de soi. Observer les plantes, les fleurs que butinent les abeilles. Rechercher dans la verdure un trèfle à quatre feuilles pour le ramener le soir tel un trophée. Symbole de bonheur pas tout à fait acquis... Observer une sauterelle qui vous échappe, une libellule aux ailes bleutées. Attraper une grenouille gluante. Écouter les oiseaux. Un merle au bec jaune qui siffle. Le pic-vert qui attaque un tronc : toc-toc-toc à un rythme effréné. Dénicher des oiseaux, ce qui n'est pas mal perçu et qui est une pratique courante en ces temps-là. Sortir de sa poche l'opinel que l'on a pour faire comme le charretier. Choisir une branche de noisetier. Découper l'écorce pour faire apparaître de jolis dessins. Attendre. Débâler ses tranches de pain beurrées et prendre son repas, en solo. Comme un soldat en campagne. S'allonger dans l'herbe et regarder les nuages. Reconnaître dans leurs formes improbables ici un visage, là un cheval qui se cabre, ailleurs le contour d'un continent tel qu'on l'a vu sur une carte Vidal-Lablache. Et s'ennuyer encore et encore... Attendre l'heure de la délivrance : le retour à la ferme...

Garder les vaches avec un copain, c'était autre chose.



Ça devenait même agréable de garder le troupeau ! Il m'arrivait de donner un coup de main à Maurice, un jeune garçon venu à Lorc'hec pour assurer le job. Issu de l'Assistance publique, Maurice venait de Paris et avait été placé à la ferme par l'Administration. On lui reprochait peut-être une scolarité chaotique. En tout cas, il aurait été capable d'apprendre, le Maurice. Sachez qu'en écoutant, en observant, le p'tit Parisien avait appris le breton en moins d'un an ! Nous avons tout de suite sympathisé et nous sommes devenus amis. À deux, on arrivait à bien occuper le temps.

Une fois, nous étions dans une prairie, à Pondolu, entre Pen-ar-Choat et Petit-Camp. Au bord du pré coule le Truzugal. La rivière file vers le Bois et le moulin du château de Barac'h. L'herbe y est pratiquement toujours haute. Les bêtes n'ont ni l'idée ni l'envie d'aller voir si dans la parcelle voisine l'herbe est plus verte. Sur place, elles ont de quoi se remplir la panse. Il faut cependant être vigilant, il arrive qu'une vache ingurgite une plante qui multiplie les effets de la fermentation dans la panse. La vache gonfle. Il faut lancer le SOS pour que le fermier intervienne en urgence. Il enfonce alors dans le flanc de la vache en souffrance une grosse pointe, de la taille d'un couteau de boucher, appelée *troc card*. Par l'ouverture pratiquée s'échappe un trop-plein de gaz et de déchets. Comme de la lave d'un cratère de volcan ! Les scientifiques n'ont-ils pas dit et écrit que la disparition de la couche d'ozone et que le réchauffement climatique seraient dus en partie aux flatulences de nos bovidés?...

Fort heureusement, des interventions de cette nature en urgence étaient rares. Alors, nous faisons des petits moulins en bois que l'on mettait à tourner au milieu du ruisseau. Une autre fois, nous avons tué un merle au lance-pierres. Nous l'avons plumé, vidé,

embroché façon méchoui et cuit... Appétissant même s'il y avait à peine de quoi se remplir la dent creuse !

Vaches laitières placides et calmes, génisses alertes et vives comme des vachettes landaises ! Louis Bourdellès avait des champs à Goaridec, près de Petit-Camp. Une fois l'an, il fallait assurer la transhumance de Lorc'hec à Petit-Camp. Pour ce transfert à hauts risques, nous étions généralement quatre guides armés de bâtons. Le premier, devant, ouvrait la route. Un de chaque côté veillait aux entrées de champs et aux accès aux fermes. Louis derrière poussait le troupeau. Immanquablement, une, deux ou trois fofolles nous faussaient compagnie au niveau de Kérizout. Elles emmenaient le responsable côté gauche jusqu'à la voie ferrée Mabiliès-Petit Camp. Une vraie corrida ! Je me suis vu un jour assis au bord du talus, en larmes, résigné, la mission devenant impossible... Plus tard, lorsque la circulation est devenue plus dense sur la route, ce transfert s'est fait dans des vans. J'avais alors quitté la profession...

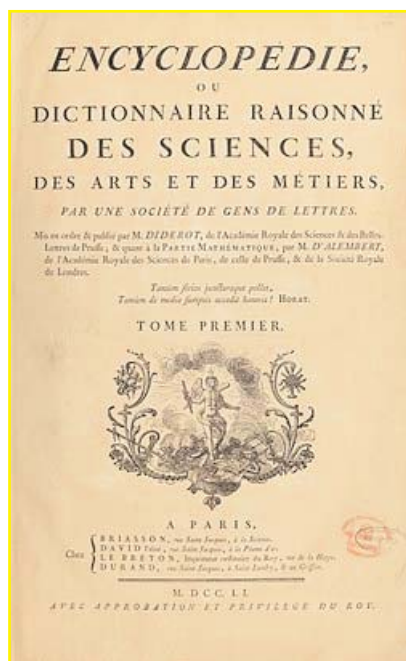
Quand j'ai fait mes preuves sur les tâches subalternes, j'ai pris du galon. La clôture électrique Clotseul avait fait son apparition dans nos campagnes. J'allais alors chercher les vaches au champ matin et soir. Je les attachais avec des chaînes autour du cou. Je me méfiais particulièrement de Bichette qui ne m'avait pas à la bonne. Je le lui rendais bien. J'assurais la traite à la machine. Je changeais la litière. Je lavais les couloirs de l'étable à grande eau. Je dessinais un tas de fumier au carré. Et je me pressais même d'accomplir ce travail pour rejoindre les adultes au champ.

C'est toute une tranche de ma jeunesse de bouvier qu'il m'arrive de ruminer...

Jean-Paul Simon ♦



POUR EN FINIR AVEC  
L'ENCYCLOPÉDIE



Un ouvrage collectif vaut tant par la qualité de ses rédacteurs que par l'idée directrice qui lui confère l'unité. Une encyclopédie est un monument qui doit garantir la rigueur scientifique qui en fait l'utilité. L'orientation générale et militante de l'Encyclopédie de Diderot et d'Alembert (1751-1772) surprendra par son conformisme ceux qui en ont beaucoup entendu parler sans y aller voir. Ne pas s'attaquer de front à l'ordre établi, qu'il soit intellectuel ou politique, mais tout simplement en faisant une présentation des connaissances nécessaires pour combattre les dogmes surtout religieux.

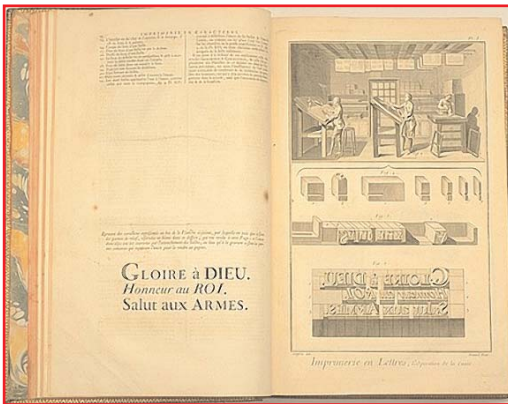
Pour qui a encore la curiosité d'y jeter un regard, il n'y verra qu'un recueil d'articles hétéroclites présentés par ordre alphabétique et regroupés en dix-sept volumes. Ce dictionnaire inspiré des modèles anglais avait donc pour vocation de rassembler les connaissances dans tous les domaines. Le lecteur d'aujourd'hui sera

surpris par l'encombrement de propos souvent insipides, accompagnés de déclarations liminaires d'un style suranné. Il trouvera certains articles ridicules sinon présomptueux. L'élégance de la plume de Voltaire y est sans portée, le bon goût de Montesquieu pâteux quant au contenu scientifique des rubriques, il y demeure fort éloigné de l'état des connaissances de l'époque. Aucun savant de pointe n'est à compter parmi ses presque deux cents contributeurs malgré les promesses de Réaumur et de Buffon. Voltaire lucide considérait à juste titre qu'une grande partie de l'ouvrage n'était qu'un ramassis de bavardages. Diderot, qui fut un piètre et pourtant infatigable rédacteur en chef, concédait qu'il s'agissait d'une entreprise de basse vulgarisation, « *On n'eut pas le temps d'être scrupuleux* », accusant la médiocrité de certains rédacteurs salariés par l'éditeur Le Breton, tout en soulignant l'excellence de ses amis. Il est certain que la qualité du contenu technique des articles est très variable, selon la valeur du scripteur.

Qu'est-ce qui explique le succès de ce *Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, en dehors du goût immodéré pour la chose imprimée qui caractérise le siècle? Certainement plus ses hardiesses antireligieuses que ses onze volumes de planches sur les métiers! C'est surtout que l'entreprise répondait à l'esprit du temps, le besoin d'une vision positive de la nature accompagnée de l'aspiration à plus de liberté, à l'affranchissement des cadres traditionnels et à la revendication de la libre circulation des idées.

Cette volonté de trouver une explication du monde qui se passât de toute autorité transcendante et unifiée par la Raison, l'anticatholicisme, voire l'antijansénisme, n'excluaient cependant pas une certaine forme de religiosité. Le rejet de toute métaphysique débouchait en conséquence sur la prédominance de la morale, Dieu n'étant dès lors que la justification de la vertu civique. Il n'était donc plus question de raisonner sur le monde mais de construire une nature, fonder un homme nouveau pour des temps nouveaux en le débarrassant de l'hérédité néfaste du passé.

La tension entre civilisation et nature respire dans l'œuvre. La première étant le thème voltairien par excellence, la seconde le paradis perdu de Rousseau. Au cœur



de ces paradoxes le matérialisme d'un Diderot s'attachant à ancrer l'Encyclopédie dans le concret et l'action loin des spéculations. Ce qui n'évitait nullement l'emploi à profusion des mots vagues et généreux chez les autres tels que *liberté, tolérance, fraternité, justice...*

L'entreprise, de par ses paradoxes et ses lieux communs, devint un puissant contre-pouvoir, une machine de propagande. Si elle eut de nombreux ennemis, elle

eut aussi de hauts protecteurs parmi lesquels Madame de Pompadour, Choiseul et Turgot et même d'Argenson chargé de veiller à sa censure. Malheur à celui qui avait le tort de la questionner ou de la critiquer, il se voyait aussitôt recouvert publiquement de tous les horions ou attributs, entre autres, *fripon, mouche de police, sodomite, infâme, cœur de boue*. La calomnie, l'attaque *ad hominem*, l'assignation sont des armes redoutables contre ceux qui objectent l'air du temps. Les encyclopédistes étaient pourtant loin de d'accorder entre eux et n'épargnaient point leurs collègues par leurs philippiques.



Diderot



d'Alembert

Jean-Jacques Rousseau subit lui-même de cruelles avanies et injures après la publication du "*Vicaire savoyard*". Il y trahissait des convictions religieuses un peu trop sentimentales, ce qui répugnait aux esprits novateurs. Ce fut pourtant lui qui exprima l'esprit révolutionnaire avec le plus de conviction et d'acuité. Il s'imposerait bientôt avec son nouveau mode de sensibilité dans une langue simple et moins raisonneuse que celle de ses pairs, celle qui se lit déjà dans son article de l'Encyclopédie "*Économie politique*" préfiguration du "*Contrat social*".

En soi, contrairement à ce que soutiennent ses nombreux thuriféraires, l'Encyclopédie ne porte pas réellement de contenu subversif. En littérature comme en politique, les rédacteurs suivaient une ligne classique et fort conservatrice bien que virulente contre la religion officielle. La lecture ne révélera à aucun moment l'esprit révolutionnaire qui viendra plus tard. L'Encyclopédie n'est donc pas le summum de la pensée philosophique et scientifique des Lumières. Toutefois son élaboration confuse, ses contradictions et ses polémiques, souvent fratricides, portaient en germe les ferments d'une future émancipation des idées et des hommes.

<http://enccre.academie-sciences.fr/encyclopédie/m>



Louis de Jaucourt  
principal collaborateur



PLEC 2018

en juin

participez au 1<sup>er</sup>

PRIX

DES LECTEURS

DES CALEPINS